

Sprache, Mehrsprachigkeit und sozialer Wandel

Herausgegeben von Jürgen Erfurt

Band 17

Eliezer Ben-Rafael / Miriam Ben-Rafael

Sociologie et sociolinguistique des francophonies israéliennes

Sprache, Mehrsprachigkeit und sozialer Wandel

Herausgegeben von Jürgen Erfurt

Band 17

Eliezer Ben-Rafael / Miriam Ben-Rafael

Sociologie et sociolinguistique des francophonies israéliennes

1. Un monde nouveau

Ce travail sociologique et sociolinguistique part d'une définition de la francophonie contemporaine hors des « terres francophones » en termes de *diaspora linguistique*. Cette notion doit se comprendre ici comme se référant à une catégorie plus générale que les chercheurs en sciences sociales appellent aujourd'hui *diaspora transnationale* (Levitt, Glick-Schiller 2008). Ces notions font partie de ce nouvel outillage conceptuel traitant des dynamiques qui, depuis plusieurs décennies, transforment notre monde et que la littérature décrit sous le terme de globalisation (Appadurai ed. 2002; Beck 2000; Robertson 1992).

La diaspora transnationale

Une diaspora consiste en une entité dispersée dans diverses sociétés véhiculant des traits ethnoculturels associés à une même origine, foi religieuse, histoire ou langue (Hutchinson, Smith eds. 1996; Laguerre 2006). Le fait-même de la dispersion est signalé par le concept de diaspora (Cohen 2001). On pourra cependant parler de diaspora transnationale lorsque cette dispersion est remise en cause par des interactions et des réseaux transnationaux reliant entre elles, de manière plus ou moins continue, les diverses communautés appartenant à une même diaspora, ainsi que ces mêmes communautés avec leur pays ou contrée d'origine (Baubock 1994; 1998). Ce transnationalisme n'est pas à confondre avec l'attribut « international » qui se réfère le plus souvent à des contacts impliquant des rapports entre des institutions formelles de différents pays – gouvernements, universités ou associations professionnelles. Le terme transnational est, quant à lui, associé à des relations qui traversent les frontières et mettent des communautés en liaison directe entre elles sans qu'elles soient soumises à des contraintes exogènes (Bowen 2004). En répondant à ces conditions, les membres d'une diaspora illustrent des allégeances collectives ancrées dans un narratif extraterritorial qui rend compte de cette condition de dispersion. Encore faut-il ajouter qu'une telle diaspora transnationale peut apparaître sous des modèles les plus variés selon les cas tout en partageant avec d'autres le principe du maintien de contacts et d'échanges au-delà des lignes est de démarcation. Un des modèles possibles – la diaspora linguistique – est celui qui marqué par un rapport – réel ou virtuel – à une langue spéci-

fique au-delà de ses frontières originelles. Les exemples d'une telle diaspora sont légion, et c'est à cette catégorie qu'appartient la francophonie < hors frontières >.

La signification pratique du fait diasporique saute aux yeux dans la vie courante pour quiconque traverse une ville métropolitaine contemporaine – Londres, New York, Paris ou Bruxelles (voir pour cette dernière M. Ben-Rafael, E. Ben-Rafael 2009). Il y découvre des paysages linguistiques des plus contrastés en passant d'un Chinatown à un quartier maghrébin ou sub-saharien.

La présence de diverses diasporas dans les sociétés contemporaines n'est certes pas un phénomène récent. Elle fut même à l'origine de l'établissement de nombreuses sociétés d'immigrants – comme le < nouveau monde > – au cours de ces deux ou trois derniers siècles. Depuis 20 à 30 ans, cependant, ce phénomène a pris une ampleur et des contours inédits dans le contexte du développement actuel de la globalisation où il s'exprime non seulement dans le nombre de migrants quittant les pays pauvres vers les pays aisés, mais aussi dans la nature des relations que les nouveaux groupes se formant dans leurs sociétés d'accueil maintiennent avec les leurs restés *au pays* ou immigrés ailleurs. La rapidité des transports intercontinentaux, la technologie avancée de la communication et l'omniprésence des média dans le monde sont autant de facteurs qui permettent à ces immigrants dispersés le maintien de ces contacts.

Contribue également à ce développement la maturation des régimes démocratiques qui règnent dans la plupart des sociétés d'accueil et ont préparé le terrain à de nouveaux modèles d'insertion sociale: la compétition entre factions rivales pour le pouvoir a progressivement élargi le champ des acteurs politiques, au-delà des catégories sociales ou professionnelles, aux communautés ethnoculturelles et à leurs groupes de pression, voire à leur partis politiques. Cette évolution est favorable aux militants politiques issus des populations récemment immigrées qui ont trouvé dans cette structure des opportunités de formuler des exigences qui leur sont propres, de s'investir dans la cristallisation de leur niche électorale et gagner ainsi progressivement une légitimité politique.

Cette évolution qui prend partout d'autres contours a de toute évidence pour conséquence la fluidité de l'ordre social. Elle aboutit à rendre caduc le paradigme longtemps accepté par les chercheurs en sciences sociales selon lequel tout groupe d'immigrants dans une société moderne devrait à plus ou moins courte échéance se dissoudre dans le courant social prédominant. Pour autant qu'il ait été vrai par le passé, ce paradigme est remis aujourd'hui en question par l'intensité des réseaux transnationaux que les immigrants sont capables de créer de concert avec leurs compatriotes au-delà des frontières, jusqu'à leur patrie d'origine (Grasmuck, Pessar 1991; Levitt 2001; Smith 1986; 1992; Kyle 2000). Alors qu'ils s'insèrent éventuellement dans le tissu sociétal et que leurs voix se

font entendre sur la scène publique, ces diasporans apparaissent, en effet, comme beaucoup moins enthousiastes que par le passé à abandonner leurs identités collectives (Morawska 2003; Levitt 2001; Basch, Glick, Szanton Blanc 1994). Ils créent un climat communautaire qui encourage ceux qui s'engagent dans des activités économiques, politiques ou culturelles transnationales (Portes, Haller, Guarnizo 2002; Guarnizo, Portes, Haller 2003).

Corollaire de cette nouvelle expérience, les pays d'origine deviennent de plus en plus impliqués dans les affaires communautaires de leurs anciens citoyens de la diaspora, ce qui les met en contact d'une nouvelle manière, avec les états des pays d'accueil. Ces derniers, par ailleurs, doivent, dans leur politique extérieure à l'égard de tel ou tel pays, prendre en considération les attentes – voire les exigences – de leurs citoyens actuels qui appartiennent aux diasporas correspondantes (Goldring 2002). Cette tendance ne s'estompe pas nécessairement avec le passage des générations même si elle se mitige et s'altère sous l'effet de l'insertion dans les sociétés d'accueil (Glick Schiller, Fouron 2003).

Pour certains chercheurs, il faut le noter, on ne peut toutefois parler de ces développements en termes d'ère nouvelle. Sökefeld (2006), par exemple, concède que la scène internationale a connu ces dernières décennies des transformations marquantes, mais ne voit pas en elles la génération de nouvelles logiques d'action. Les communautés diasporiques, selon lui, consistent surtout en de nouvelles formes de mobilisation qui ne diffèrent guère, pour l'essentiel, des formes plus anciennes. Selon Anthias (1998), la formation des diasporas contemporaines ne va pas au-delà des paradigmes bien connus. Ces auteurs soutiennent la thèse d'Anderson (1991) selon laquelle il s'agit de communautés imaginées dont la réalité n'est palpable qu'à travers l'influence qu'elles exercent sur les individus dans leur activité sociale. Les sentiments d'appartenance collective, l'attachement à un « chez soi » ou l'idée d'un lieu d'origine ne constitueraient pas la *substance* qui fait la particularité de la diaspora mais seulement les termes dans lesquels elle est *imaginée*.

En contradiction avec ces positions, d'autres chercheurs (Cohen 1997; Safran 1991; Tölölyan 1996) voient dans les identités collectives des phénomènes significatifs – des sortes de codes basiques – qui ne peuvent se réduire uniquement aux circonstances qui les font s'affirmer avec plus ou moins de fermeté. Développant une position médiane, Steven Vertovec (1997; 2004) explique le phénomène de la diaspora comme constituant à la fois une forme sociale en soi et un cas de conscience collective. Quelque soit l'impact des circonstances, une diaspora, selon lui, existe de par la conscience collective de ses membres. Ceci reste valide, peut-on ajouter, lorsque l'on sait que sous l'effet de circonstances différentes, la formulation elle-même des valeurs communes et l'interprétation des

symboles attachés à l'identité collective ne répondent pas aux mêmes termes dans chacun des divers milieux diasporiques (E. Ben-Rafael 2010).

Une double multiculturalisation

Dans la mesure où elle représente une entité singulière vis-à-vis de son environnement, une communauté diasporique contribue nécessairement à la multiculturalisation de la société, en dépit de l'acculturation à la culture dominante qu'elle subit inévitablement de par ses contacts avec les non-diasporans. Dès lors qu'une telle communauté regroupe dans le cadre de ses organisations et réseaux une bonne partie de ceux qui partagent ses traits distinctifs (allégeance religieuse, culture et langue d'origine, parcours historique ou origine territoriale), elle concrétise la diversité de la société dans laquelle elle évolue. Des leaders se font entendre, s'impliquant dans les débats publics et affirmant la présence active de leur communauté. Dans les divers milieux de celle-ci prennent forme des initiatives telles que l'apparition de media communautaires, de centres culturels et de lieux de culte.

Cette évolution n'entrave pas obligatoirement l'acculturation à l'environnement de la part des élites du groupe et de ses membres en général. Ces tendances affaiblissent le contraste que la communauté diasporique présente vis-à-vis de l'ensemble sociétal mais elles n'effacent pas toujours et complètement sa contribution à sa multiculturalisation autant que cette communauté – ou tout au moins un nombre significatif de ses membres – continue, sous des formes nouvelles le plus souvent, à se vouloir fidèle à son héritage. Cette continuité oriente l'attention portée aux codes culturels qui commandent cette allégeance et qui pour certains peuvent être particulièrement exigeants lorsqu'ils sont d'ordre religieux. En même temps, l'insertion sociale altère forcément la singularité de la communauté diasporique et la rapproche du courant prédominant sous des angles aussi divers que les modèles familiaux, les parcours de carrière ou encore les normes de consommation ou les pratiques politiques. Avant toute autre chose, ces diasporans dispersés apprennent dans chaque société d'accueil une autre langue dominante et reçoivent une nouvelle identité nationale qui va progressivement prendre la première place dans leur système identitaire. De telles métamorphoses prennent des contours différents dans les diverses communautés diasporiques dépendant d'une même diaspora, voire dans les divers cercles d'une même communauté. Ainsi, un exemple parmi d'autres est offert par les sessions tenues tous les quatre ans par le Congrès Juif Mondial, où l'on découvre les styles, langues, comportements et intérêts qui distinguent les délégations française, américaine, anglaise, russe, et bien sûr, israélienne. Ces réunions prouvent que l'on peut parler des communautés diasporiques comme d'entités qui concrétisent non seulement la

multiculturalisation de leurs sociétés respectives mais également la leur propre en tant que diaspora. Cependant aussi longtemps qu'en dépit de ces différences, ces communautés continuent à entretenir des relations soutenues par un tourisme diasporique, des liens familiaux et culturels ou des réseaux d'affaires, elles représentent toujours une diaspora transnationale. Le fait, en outre, qu'une diaspora transnationale, à l'instar des communautés juives se dotent de cadres d'action communs signifie qu'elle n'est pas seulement une réalité de dispersion mais aussi une entité structurée.

Ainsi, aux théories qui défendent le point de vue selon lequel les diasporas engendrent de nouveaux phénomènes de société dans le sens de la multiculturalisation, nous ajoutons que ces diasporas qui embrassent le monde tendent elles-mêmes à connaître des processus internes de multiculturalisation.

Types de diasporas et rôles des langues

L'essentiel de la notion de diaspora transnationale réside dans le partage de symboles communs à une population dispersée sur le globe (Al-Ali, Koser eds. 2002). Cette notion peut aisément être élargie aux cas de groupes migratoires originaires non pas d'une société donnée mais de plusieurs, telle que la diaspora chinoise attachée, pour certains de ses membres à la Chine continentale, pour d'autres à Taiwan et pour d'autres encore à Singapour. Les minorités kurdes en Allemagne ou aux Pays-Bas constitue un autre exemple pour lequel le pays d'origine se réfère à des territoires dépendant d'Etats différents. En outre, la notion de diaspora transnationale peut aussi inclure des cas (comme les Gitans ou les Juifs d'avant la création de l'Etat Israël), qui consistent en communautés dispersées ne renvoyant à une origine commune qu'en termes culturels. Une autre possibilité encore est celle d'une origine qui confond plusieurs sociétés – comme pour les groupes de différentes extractions qui partagent une proximité sociale et culturelle détonant sur la culture prédominante de leur société d'accueil et tendent alors à développer une identité inclusive – comme c'est le cas des Hispaniques aux Etats-Unis.

Nous pouvons aussi ajouter à cette liste les groupes issus de communautés diasporiques qui se définissent non pas comme immigrants mais comme « revenant au pays ». Nous pensons ici aux Japonais brésiliens qui *retournent* au Japon après plusieurs générations, aux Russes germano-ethniques *de retour* en Allemagne, ou encore aux Juifs *revenant* en Israël de ce que les Textes appellent l'*exil*. Ces immigrants *à rebours* sont profondément marqués par la culture de la société d'où ils viennent et se retrouvent à présent constituer des groupes ethnoculturels identifiés par leur passé diasporique. D'*Allemands* en Ukraine, ils sont devenus *Russes* ou *Ukrainiens* en Allemagne; de *Japonais* au Brésil, ils sont devenus

Brésiliens au Japon. De tels groupes peuvent eux aussi désirer, dans leur société d'accueil – leur société originale –, maintenir des liens avec leur ancienne communauté et pays de départ et se définir ainsi comme diaspora transnationale dans des termes nouveaux.

Le dénominateur commun de tous ces cas est qu'ils illustrent des entités exigeant d'elles-mêmes une fidélité transnationale à des symboles qui fondent une certaine solidarité et cohésion. Parmi ces symboles, il y a le plus souvent une mémoire linguistique. Selon les cas, c'est un code linguistique complet vivant, dans d'autres un registre limité d'expressions et un vocabulaire restreint maintenu malgré l'attrition. Dans tous les cas, cependant, des éléments linguistiques – ne fût-ce que quelques formules rituelles – se retrouvent d'une extrémité à l'autre de la diaspora transnationale et marquent sa singularité.

Les sociologues du langage (voir Fishman 1989; 1991) ont étudié le rapport des pratiques linguistiques avec la cohésion sociale et l'acuité des divergences entre les groupes et leurs cultures. Ainsi, la diversité des langues ou des variantes intra-langue peut-elle marquer les ramifications des identités, dans la société ou dans les groupes ethnoculturels (Myers-Scotton 1983). La diversité langagière factuelle est en outre fortement tributaire des contacts linguistiques chez les locuteurs: ces langues, en effet, s'influencent réciproquement dès lors qu'elles se trouvent en contact. Dans une situation diasporique, il est probablement inéluctable que le bilinguisme constitué par la langue dominante et la langue d'origine de la communauté témoigne de la suprématie de la première (Hyltenstan, Obler eds. 1989). La question reste cependant posée lorsqu'il s'agit d'un bilinguisme additif, au sein duquel la langue dominante est acquise, alors que celle d'origine reste utilisée (dans la famille et parmi les siens principalement) ou d'un bilinguisme soustractif impliquant la perte progressive de la langue d'origine. En tout état de cause et comme le montre Romaine (1989), sur le long terme, ces bilinguismes sont la cause de changements lexicaux et structurels dans les langues d'origine qui ne peuvent se soustraire à l'influence de la langue dominante – sous la forme d'alternance langagière (code-switching) (Heller 1988) ou de nouveaux codes mêlant les deux (Auer 1984, 1996).

Ces sujets sont d'autant plus importants que dans le monde d'aujourd'hui, transformé par la globalisation, les mouvements de population générant des diasporas et la multiculturalisation des sociétés démocratiques, les occasions de contact linguistiques se multiplient à l'infini. La complexité des situations s'amplifie encore du fait que les groupes diasporiques, ainsi que les divers cercles au sein de ces groupes, tendent à se distinguer les uns des autres selon leur attachement à leurs symboles linguistiques respectifs (Mougeon, Beniak 1991). De fait, ces marqueurs collectifs sont flous et reflètent souvent des frontières sociales qui sont loin d'être dénuées

d'ambiguïté. Ce qui ne dément pas que le code linguistique puisse en soi toujours constituer un facteur d'identification primordiale (Edwards 1988; 2010).

Un des traits caractéristiques de ces situations à l'échelle sociétale, est qu'à partir du moment où des langues différentes se trouvent en présence dans un même environnement, certaines peuvent apparaître plus pertinentes, utiles ou prestigieuses que d'autres. Cette valorisation – dans un sens ou dans l'autre – renvoie à la signification de *ressource linguistique* que ces langues peuvent représenter, même aux yeux de ceux pour qui elles sont totalement étrangères. Cette valeur tient aux bénéfices et opportunités qu'elles conditionnent. L'anglais est, de ce point de vue, particulièrement privilégié de par son rôle de *lingua franca* dans le cadre de la mondialisation contemporaine. Outre l'anglais, toutefois, certaines langues, comme le français, l'allemand, le russe ou le chinois, sont largement reconnues comme moyen de communication mondiale. Ces langues peuvent être à la fois marqueurs de communautés diasporiques et ressources valorisées. On peut présumer alors que plus une langue est un objet d'acquisition attrayant en société, plus elle sera jalousement maintenue par la communauté qu'elle démarque (E. Ben-Rafael 1994). Cette dimension de la caractérisation de la langue est le mieux exprimée par la notion de *capital linguistique* développée par Bourdieu (1987), qui désigne les profits, en termes de distinction sociale, représentés par l'acquisition linguistique. On peut ainsi voir l'attraction effective que les différentes langues existant dans la société exercent sur les individus comme une sorte de *marché aux langues* où chacune d'entre elles jouit d'une valorisation relative qui la situe par rapports aux autres.

La francophonie comme sujet d'étude

C'est dans cette perspective qu'il est utile de rappeler ici la bibliographie analytique produite récemment par Jürgen Erfurt et Maria Amelina (2011). Cette bibliographie analytique donne une vue d'ensemble de la littérature abondante publiée sous le titre de francophonie. Cet ouvrage rappelle un bon nombre de concepts et de considérations offerts par cette littérature qui sont directement significatifs pour notre travail.

Ces auteurs rapportent la définition courante de la francophonie (Erfurt et Amelina 2011: 11-13) comme désignant les espaces culturels et sociaux en dehors de la France dans lesquels la langue française s'est progressivement implantée. Pour eux, la notion de francophonie s'applique à des populations pratiquant le français non seulement où cette langue est majoritaire et officielle mais également où elle est un marqueur de groupes minoritaires. Les auteurs insistent également à ce propos sur le fait de l'établissement depuis quelques décennies d'institutions